

CATHY

TOUJOURS LÀ

CHARLES ALBERT

UN ROMAN QUI FAIT DU BIEN

Charles ALBERT

Cathy

© Charles ALBERT, 2024

ISBN numérique : 979-10-262-4095-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Françoise, pour toujours...

Tous mes remerciements aux premières lectrices et premiers lecteurs de ce roman : Anaïs, Aline, Christiane, Carole, Françoise, Frédérique, Julia, Sylvianne, Francis et Thierry, pour leurs conseils avisés et leurs précieuses remarques.

1

Franck ouvrit sa porte franchement. Une chance sur deux que ce fût Anabelle, sa voisine. C'était bien elle. Bien droite, digne, souriante, mais appuyée sur une béquille, ce qui le surprit, car il la savait agile et bien portante, sans la moindre difficulté pour se déplacer.

— Bonsoir, mon cher voisin, désolée, l'heure est un peu tardive... Oui, je marche avec une vilaine canne. J'ai fait une mauvaise chute. Étrange chute serait d'ailleurs une qualification plus appropriée. Je vous dérange peut-être ?

— Non, non, pas du tout. Que vous est-il donc arrivé, Anabelle ?

— Cher voisin, c'est à n'y rien comprendre. Je ne sais toujours pas comment s'est produit mon accident, et je crois que je ne saurai jamais. Je me tenais debout sur mon petit escabeau, celui qui n'est pas bien haut, avec seulement deux ou trois marches. Heureusement d'ailleurs. Il me suffit pour tailler les branches de mes arbustes. C'est de sa hauteur que je suis tombée. Ayant perdu l'équilibre, je n'ai pas pu poser mes pieds à plat en touchant le sol, et ma cheville gauche a plié ; elle a tout encaissé. Résultat, une belle foulure.

— Vous avez glissé ? Un manque de stabilité de votre escabeau ?

— Que nenni mon cher ! Je suis vigilante. Il était stable. C'est là que réside le mystère. Je ne sais pas comment j'ai pu tomber. J'étais bien équilibrée, bien droite sur la dernière marche, les deux pieds dessus, et tout à coup, mes jambes sont parties sur le côté, comme balayées, comme fauchées par un courant d'air puissant. Étrange sensation. Incroyable et inexplicable. Je n'ai jamais ressenti cela de ma vie... Je vous le disais : je ne saurai jamais ce qui a pu se passer.

— Ma pauvre Anabelle, je ne puis que vous souhaiter un prompt rétablissement. Et si je peux vous aider d'une manière ou d'une autre... Je ne vous propose pas d'entrer, je dois contacter ma fille Adaline. Elle doit commencer à s'impatisser. Mais vous ne m'avez pas dit pourquoi vous avez fait l'effort de venir me voir. Vous auriez pu téléphoner.

— Non, je souhaitais vous parler de vive voix, au sujet de votre chat, Pitou : je m'en occuperai avec plaisir en votre absence. Passez donc demain, à l'heure du café, ou du thé, comme vous voudrez. Vous m'apporterez les doubles de vos clés et me donnerez les instructions pour le chat : où sont rangées ses croquettes, les quantités habituelles, les horaires, et tout le reste.

— Alors c'est parfait, je vous dis à demain, et je vous remercie pour Pitou. C'est très aimable de votre part. Prenez soin de vous, et ne montez plus sur ce maudit escabeau.

— N'ayez crainte, on ne m'y reprendra plus, et si j'ai besoin d'attraper quelque chose en hauteur, souffrirez-vous que je vous appelle pour obtenir votre aide ? demanda-t-elle alors qu'elle avait entrepris un demi-tour pour s'en retourner chez elle.

— C'est la moindre des choses. Comptez sur moi, répondit aimablement Franck qui ne pouvait pas se dérober. N'hésitez pas à faire appel à moi si vous avez besoin de quoi que ce soit. À demain, Anabelle.

Elle s'éclipsa en claudiquant et il referma sa porte, laissant sa main sur la poignée, pris dans ses pensées, s'interrogeant sur ce qu'Anabelle venait de lui révéler.

Cette voisine, que Franck avait surnommée la « comtesse », était veuve et avait emménagé dans la villa d'à côté six mois plus tôt. Elle n'avait pas d'enfants. Ni de mari. Il était clair qu'elle supportait mal la solitude, d'une part, et avait probablement décidé de le séduire, d'autre part. Franck faisait face à une avalanche de propositions depuis plusieurs semaines. Telles que se rendre au marché du village, aller au cinéma, passer chez elle prendre l'apéritif, venir bavarder sur sa terrasse à l'heure du thé, etc. La liste était longue. Anabelle avait beaucoup d'imagination pour suggérer des occasions de se rencontrer et de passer du temps ensemble. Franck parvenait à décliner la plupart de ses invitations. Si Anabelle avait jeté son dévolu sur lui, ce n'était pas réciproque.

Adaline avait croisé la comtesse une ou deux fois chez son père. Élégante, toujours maquillée, l'air vaguement pincé, très vieille France, avec ses ballerines vernies impeccables, sa jupe longue classique et sa coiffure élaborée, permanentée. Voilà une femme qui prenait visiblement soin d'elle et de sa tenue. Et qui s'exprimait parfaitement. Adaline, perplexe, trouvait la situation amusante.

Demeurant pensif, Franck hésita à exprimer sa dernière idée. La plus importante.

Je me demande si ma chère Cathy n'y serait pas pour quelque chose, dans cet accident. Heureusement, l'escabeau n'est pas très haut, ne comportant que deux ou trois marches. Elle est peut-être derrière ce mauvais coup. Ça ne m'étonnerait qu'à moitié.

Cathy est excessivement jalouse.

2

Peu après s'être replongé dans son guide touristique, la sonnerie du mobile fit sursauter Franck. Il quitta son canapé et saisit son téléphone.

— Oui ? Franck à l'appareil.

— Salut, Franck, c'est Jérémy. Alors, le jeune retraité, tout va bien ?

— On ne peut mieux. Et toi ? répondit Franck sur un ton guilleret.

— Parfait. Tu as cinq minutes ?

— Bien sûr, je t'en prie, de quoi s'agit-il ?

— Je voulais juste te proposer une sortie vendredi soir, déclara Jérémy. Nous sommes invités chez les Dumond, que tu connais déjà : tu as dû les voir chez nous une ou deux fois. Ils sont très sympathiques, et bons vivants. On les connaît depuis longtemps. Ils ont prévu un barbecue et il y aura une dizaine d'invités. Comme Caroline est très fatiguée en ce moment, elle souhaite rester à la maison. Et plutôt que d'y aller seul, j'ai demandé aux Dumond si je pouvais venir avec un ami, en pensant à toi. Aucun souci, m'ont-ils répondu. Donc voilà, si le cœur t'en dit, tu sais où et avec qui tu seras après-demain soir. Je te préviens un peu tard, mais je ne pense pas que ton emploi du temps soit encombré de multiples mondanités. Qu'en dis-tu ?

— Merci vieux. C'est très aimable de ta part d'avoir pensé à moi. J'aurais pu t'accompagner. Mais je préfère rester tranquille en ce moment. Je ne suis pas non plus dans une forme éclatante. Ces temps-ci, je me lève tôt et j'ai tendance à m'endormir vers vingt-trois heures. Ce sera pour une autre fois. Remercie les Dumond de ma part.

— Certainement. Comme tu voudras.

— J'en profite pour t'annoncer que je pars en vacances.

— Ah bon ?

— Je vais en Andalousie. Une semaine. J'ai un vol ce dimanche.

— Veux-tu que je te dépose à l'aéroport, dimanche ?

— Merci mon vieux, avec plaisir, confirma Franck. Embrasse donc Caroline de ma part et veille à ce qu'elle se repose. À dimanche.

— Entendu. Prends soin de toi.

Jérémy raccrocha.

Caroline et Jérémy Garcin faisaient partie des amis les plus proches de Cathy

et Franck Haberau. Les Garcin habitant Montpellier depuis longtemps, les deux couples se voyaient peu à l'époque où les Haberau vivaient à Paris. Mais dès l'installation de ces derniers à Saint-Gély-du-Fesc, à seulement quelques kilomètres de leurs amis Montpelliérains, les choses avaient changé. D'abord grâce à leur nouvelle proximité géographique. En second lieu, les dures épreuves que Cathy et Franck avaient traversées avaient nettement contribué à resserrer leurs liens d'amitié. Il ne se passait pas une semaine sans que Jérémy ou sa gentille femme Caroline, débordante d'empathie, ne prenne des nouvelles de Franck.

Vendredi – 20 h 45.

Franck exhuma du fond d'un de ses placards sa grande valise bleue. *Surtout, ne rien oublier.*

Il se savait très doué pour égarer ses affaires ou omettre de réaliser quelque chose d'important : il était expert en la matière. Ses clés, ses papiers, un rendez-vous, un sac à dos posé distraitemment quelque part, un outil, etc. Il allait faire attention cette fois-ci, d'autant plus qu'il n'était pas parti depuis un sacré moment, et qu'il partait seul. Il faut dire que Cathy avait toujours pris en charge les préparatifs de leurs départs en vacances : les bagages, les vols, les locations, les dates, le circuit, les documents indispensables... Chaque fois, il s'était reposé sur elle.

Franck examina la valise, trop volumineuse pour lui seul. Il l'ouvrit dans sa chambre et la posa directement sur le parquet, la calant dans l'angle droit que constituait le long côté du lit et la table de chevet adossée au mur.

Il commença tout de suite à y placer ce qu'il comptait emporter : des paquets de mouchoirs en papier parfumés à la menthe, assez de sous-vêtements pour la semaine qu'il allait passer au soleil. Il enchaîna : shorts, maillots de bain, chemises, pantalons, etc. Il cochant au fur et à mesure les articles qu'il avait notés dans sa liste.

Il fut rapidement interrompu par un appel. Franck jeta un coup d'œil à l'écran de son mobile posé sur le lit. « Adaline » venait de s'afficher. Sa fille.

Il décrocha aussitôt :

— Hello ma chérie. Comment vas-tu ?

— Salut, papa. Bien. Mais d'abord, donne-moi de tes nouvelles.

— Tout se passe bien pour moi et figure-toi que je viens de sortir ma valise, à l'instant. À ce sujet, j'ai quelque chose à te proposer. Mais on parlera de tout ça

à la fin. Dis-moi ce que tu deviens.

— Il n'y a pas grand-chose à dire, me concernant : je suis très occupée, tu me connais. Demain soir, j'ai entraînement de foot, après-demain j'ai une heure de self défense ; ce sera d'ailleurs la première séance de cette année. J'ai commencé à prendre des leçons l'an dernier, si tu te souviens. Dimanche soir, grosse soirée chez Adrien pour fêter son anniversaire. On sera une bonne vingtaine. Lundi soir, je reprends l'entraînement de rugby. On a enfin pu monter une équipe de filles. Tu vois, j'ai de quoi faire.

Adaline avait quitté la maison deux ans plus tôt pour poursuivre ses études à Dijon. Tout feu tout flamme, confiante en l'avenir, elle était partie sans appréhension, certaine de s'acclimater à la nouvelle région où elle allait passer ses cinq années d'études, jusqu'à l'obtention de son diplôme d'ingénieur. Elle avait un tempérament de « bulldozer ». Avec elle, les choses devaient se mettre en place au plus tôt et tout devait tourner au mieux et au plus vite. On pouvait compter sur elle pour bien s'organiser et charger elle-même ses journées.

— Adrien ? Qui est-ce ?

— Je t'en ai déjà parlé, voyons. C'est mon petit ami. Il est dans la même promotion que moi. As-tu oublié ? L'autre dimanche à Saint-Gély, quand nous déjeunions au restaurant, il m'a téléphoné et il m'a pris la tête avec sa raquette de tennis soi-disant perdue.

— En effet, oui. Je me souviens. Et tes études dans tout ça ? Tu pourras leur consacrer un peu de ton temps ? ironisa Franck.

— Ne t'en fais pas. Je gère. Je travaille mes cours malgré toutes mes activités sportives. J'avance bien, je t'assure. Que voulais-tu me proposer ?

— Des vacances ! Je m'y prends à l'avance cette fois.

— Tu me parles de vacances alors que tu viens de me rappeler que je dois consacrer du temps à mes études ? s'exclama Adaline.

— Tu as raison, ma fille, c'est plutôt contradictoire. Mais... tu m'as souvent fait la remarque que je ne voyageais pas assez alors que j'en ai les moyens. Et du temps. Et que je devrais en profiter. Je souhaiterais partir en voyage, dans un mois ou deux, avec toi. J'aimerais beaucoup que tu viennes avec moi. C'est pourquoi je m'alignerai sur tes congés, si tu acceptes de m'accompagner la prochaine fois. On passerait ensemble une petite semaine au soleil... De mon côté, n'ayant pratiquement aucune contrainte...

— La prochaine fois ?

— Ah oui, tu n'es pas encore au courant : je suis en train de préparer un petit séjour touristique. J'ai un vol dimanche.